

Paris qui Chante

REVUE HEBDOMADAIRE



MAYOL





JEHAN RICTUS

Crève-Cœur

par

JEHAN RICTUS

Eun' fois j'ai cru que j' me mariais
Par un matin d'amour et d' Mai :

Il l'tait menuit quand j'rêvais ça,
Il l'tait menuit et j'pionçais d'bout
Pour m'gourer d'la lance et d'la boue
Dans l'encognur' d'eun' port' cochère.

(Hein quel' santé!) — Vouï, j'me mariais
Par un matin d'amour et d'Mai
N'avec eun' jeunesse' qui m'aimait
Qu'étaït pour moi tout seul! ma chère!

Et ça s'brassait à la campagne,
Loin des fortifs et loin d'ici,
Dans la salade et dans l'persil,
Chez un bistrop qui f'sait ses magnès.

Gn'y avait eun' tablè qu'étaït grande
Et su' la nappe en damassé,
Du pain, du vin, des fleurs, d'la viande!
Bref, un gueul'ton à tout casser,

Et autour, des parents! d'la soce!
Des grouins d'muffs ou d' bons copains
Baba d'me voir tourné rupin
Contents tout d'mêm' d'êt' à ma nôce :

Ma colombe, selon l'usage,
Se les roulait dans la blancheur,
Et ses quinz' berg's et sa fraîcheur
F'saient rich'ment bien dans l'paysage.

Je r'vois ses airs de tourterelle,
Ses joues pus bell's que d'la Montreuil
Et ses magnèr's de m'fai' de l'œil
Comme eun' personne naturelle.

Ses mirett's bleues comme un beau jour,
Sa p'tit' gueule en cœur framboisé
Et ses nichons gonflés d'amour
Qu'étaient pas près d'êt' épuisés.

Et moi qu'j'ai l'air d'un vieux corbeau,
V'là qu' j'étais comme un d'la noblesse,
Fringué à neuf, pétant d' jeunesse,
Ça peut pas s'dir' comm' j'étais beau!

Je r'vois l'décor... la tab' servie
Ma femm'! la verdure et l'ciel bleu,
Un rêv' comm' ça, vrai, nom de Dieu!
Ça d'vrait ben durer tout' lavie.

(Car j'étais tell'ment convaincu
Que c'que j'raconte étaït vécu
Que j'me rapp'lais pus, l'diab' m'emporte,
Que je l'vivais sous eun' grand porte ;

Et j'me rapp'lais pas davantage
Au cours de c'te fête azurée,
D'avoir avant mon « mariage »
Toujours moisi dans la purée.

Les vieux carcans qui jamais s'plaign
Doiv'nt comm' ça n'avoir des rêv'ries
Ousqu'y caval'nt dans des prairies
Comme au temps qu'y z'étaient poulains.)

V'nait l'soir, lampions, festin nouveau,
Pis, soûlé d'un bonheur immense,
Chacun y allait d'sa romance,
On gueulait comm' des p'tits z'oiseaux!

Enfin s'am'nait l'heur' la plus tendre
Après l'enlèv'ment en carriole,
La minute ousque l'pus mariolle,
Doit pas toujours savoir s'y prendre!

Dans eun' carré sourde et fleurie,
Dans l'silence et la tapiss'rie,
Près d'un beau plumard à dentelles
Engageant à la... bagatelle!



tun' fois j'ai cru que j' mariais
Par un matin d'amour et d'Mai :

J'prenais « ma femme ! » et j'la serrais
Pour l'Enfin Seuls obligatoire
Comm' dans l'chromo excitatoire
Où deux poireaux se guig'nt de près...

Près... ah ! si près d'ma p'tit' borgeoise
Que j'crois que j'flaire encor l'odeur
De giroflée ou de framboise
Qu'étaient les bouffées d'sa pudeur.

J'y jaisais : « Bonsoir, ma pensée,
Mon lilas tremblant, mon lilas !
Ma petite moman rosée,
Te voilà enfin ! Te voilà !



J'y jaisais — « Bonsoir ma pensée !
Mon lilas tremblant, mon lilas !

« Mais, à présent, tout ça est loin...
Voici mon cœur qui chante et pleure,
Viens t'en vite au dodo, ma fleur !... »
Vrai, c'est pas trop tôt que j'aye un coin

Ohé ! l'poivrot là, l'sans probloque ?
Vous feriez pas mieux d'cravailer
Au lieu d'êt là à roupiller ?
Foutez-moi l'camp, ou gar' le bloc !... »

Non tout' ma vi, j'me rappell'rai
La gueul' de cochon malhonnête
Qui s'permettait d'm'interpeller
Pass' que j'y bouchais sa sonnette.



La minute ousque l'pus mariolle
Doit pas toujours savoir s'y prendre !

« Comme j'vas t'aimer tous les jours !
T'es fratch'... t'es mignonn'... t'es jolie,
T'as des joues comm' des pomm's d'apis,
Et des tétons en pomm's d'amour.

« Quand j'étais seul, quand j'étais nu,
Crevant, crevé, sans feu ni lieu,
Loufoque, à crans, tafeur, pouilleux,
Où étais-tu ? Que faisais-tu ?

« Ah ! que d'chagrins, que d'jours mauvais
Sans carl', sans bécots, sans asile,
Que d'goujats cruels, d'imbéciles,
Si tu savais, si tu savais...



Mon tout' ma vi j'me rappell'rai
La gueul' de cochon malhonnête
Qui s'permettait d'm'interpeller



Mal réveillè d'mon song' d'Èlé
J'me suis ensauve dans l'Hiver

Alorss comm' j' le r'luquais d'travers
Il a sorti trois revolvers,
Deux canifs et son trousseau d'clefs
Et y s'a foutu à gueuler :

— « Au s'cours, à moi ! à l'aid' ! Moman !
On m'ratiboise ! on m'saigne, on m'viole.
Gn'y a pas de pet qu'y viennent les z'agents,
Pus souvent qu'on verrait leur fiole !... »

Et moi, qu'allais p'têt' arr'sauter
Et créer un beau fait divers
Mal réveillè d'mon song' d'été
J'me suis ensauvé dans l'hiver.

LISE
FLEURON

LA BRETONNE

Chanson
Interprétée par
LISE FLEURON

Paroles de
HENRY MOREAU

Musique de
EMILE SPENCER





Timid' sous son bonnet d' Bretonne

I
Timid' sous un bonnet d' bretonne,
Très ingénue, un' petit' bonne
Se présent' chez un vieux garçon
Qui la r'luqu' d'un œil polisson.
« Je suis, dit-il, célibataire,
Vous n'aurez pas grand' chos' à faire,
Mais l' soir faudra border mon lit
Pour ne pas qu' j'attrap' froid la nuit,



C'est un'jeunesse qui ne sait rien

II
Le vieux garçon s' dît : C'est un' mou'le,
J' pourrai lui fair' fair' mon lait d' poule;
A son air bêt' je le vois bien,
C'est un' jeunesse' qui ne sait rien;
Puis il reprit : Tout : eul' j'habite,
Comm' j'ai des rhumatism's, ma p'tite,
Faudra, sans vous étonner,
Assez souvent me frictionner!

REFRAIN

Ah! Monsienr, dit-elle au p'tit vieux,
Ah! Monsieur, je n' demand' pas mieux,
Je viens d'arriver d' mon pays
Et n' sais pas c' qui s' fait à Paris.
Ah! Monsieur, dit-ell' l'air réjouï,
Pour vous plair' j' dirai toujours oui.



Il faudra m'abouler un louis

III
Enfin d'un' voix plein' de tendresse,
Il lui dit : Je n'ai pas d' maitresse
Et j' te donn'rai la permission
De m'embrasser avec passion.
Un soir si l'amour me transporte,
Si je viens frapper à ta porte,
Petit' bretonn' vit' réponds-moi,
M' laiss'ras-tu pénétrer chez toi?

REFRAIN

Oui, Monsieur, dit-elle au p'tit vieux,
Oui, Monsieur, j'demand'rai pas mieux;
Comm' j' suis un' bretonn' de Saint-Oue
Mon vieux, j'la connais dans les coins;
Avant d'entrer, pour que j' dise oui,
Il faudra m'abouler un louis!

Maison DE RENDEZ-VOUS

1 Acte
de ANDRÉ BARDE
REPRÉSENTÉ A LA SCALA

Suite (Voir nos 25 et 26)

DUCLOT

Oui, c'est lamentable, et je vous demande pardon, madame, des termes violents et grossiers que j'ai employés à votre égard; je vous avais pris pour une gueuse, tandis que vous n'êtes qu'une femme malheureuse et faible; mais croyez-vous qu'il n'y avait pas d'autres moyens d'en sortir, ne pouviez-vous emprunter?

MADAME FERRON

A qui? A des amis de Ferron, qui lui auraient donné l'éveil; et puis pour emprunter il faut pouvoir rendre.

DUCLOT

Alors, n'était-il pas plus simple de tout avouer à l'origine, à votre mari, avant que les dettes ne fussent trop grosses?

MADAME FERRON

J'avais toujours l'espoir d'une intervention providentielle, et puis j'évitais tout ce qui pouvait lui causer de la peine.

DUCLOT

Et il ne s'est aperçu de rien?

MADAME FERRON

De rien.

DUCLOT

Il n'a pas compris que tout ce bien-être : repas fins, toilettes recherchées, ne pouvait venir de ses maigres appointements?

MADAME FERRON

Mais non, monsieur,

DUCLOT

Enfin, vous sentez bien que cette situation n'a pas d'issue.

MADAME FERRON

Hélas!

DUCLOT

Plus vous irez, plus vous vous enfoncez dans la boue; d'un autre côté, cette existence vous répugne, vous voudriez y échapper.

MADAME FERRON

Si je voudrais!

DUCLOT

Aujourd'hui vous avez évité la catastrophe, demain vous ne pourrez le faire, parce que cela se passera en dehors de vous, et alors?

MADAME FERRON

Alors, alors, je me tuerai.

DUCLOT

Il y aurait peut-être une solution moins tragique. Ferron est bon.

MADAME FERRON

Oui, tout lui avouer; vous avez raison, qu'il me chasse, ou qu'il me pardonne, je veux en finir, oui, j'en ai assez de cette existence de mensonges et d'infamie; j'en ai assez, j'en ai assez.

DUCLOT

Chut, le voici.



SCÈNE VIII

LES MÊMES, FERRON

FERRON

Eh bien, mes enfants, pour un jour comme aujourd'hui, vous n'êtes guère en train. Vous en avez des figures d'enterrement.... je ne reconnais plus Duclot. (A sa femme.) Mais toi, tu es toute pâle. (Il s'en approche avec sollicitude.). Est-ce que tu serais malade?

MADAME FERRON, avec explosion.

Eh bien! non, je ne suis pas malade, j'ai quelque chose à te dire, qui me serre à la gorge; j'ai pas osé encore, parce que ça me coûte beaucoup.

FERRON

Est-ce que ce serait un malheur! tu es toute bouleversée.

MADAME FERRON

Oui, oui, je suis...

DUCLOT, lui coupant la parole.

Ta femme est inquiète, inquiète de ta santé.

FERRON

De ma santé?

DUCLOT

Oui, elle avait peur de te frapper en te l'apprenant, elle vient de me confier son chagrin tout à l'heure, la vie sédentaire ne te vaut rien, tu t'étiologies, tu deviens anémique, il faut y remédier, et nous venons de trouver une petite combinaison. N'est-ce pas, madame?



Il y aurait peut-être une solution moins tragique



Vous sentez bien que cette situation n'a pas d'issue

MADAME FERRON

Oui...

FERRON

Ah ! c'est comme ça que vous faites des complots contre moi, quand je ne suis pas là.

DUCLOT

Voilà la chose en deux mots : j'ai des fermes jusqu'à cinquante kilomètres de l'endroit où j'habite, j'aurai besoin d'un autre moi-même pour surveiller cette partie, où je ne puis aller ; tu gagnes quatre cents ici, j'en offre six cents avec un joli pavillon, ça te va-t-il ?

FERRON

C'est trop beau... je ne sais comment... ?

DUCLOT

Pas d'histoires, c'est moi qui te remercie, tu me rends service : tu passeras tes journées à cheval, ça t'enlèvera ton teint de papier mâché et cela te permettra de revoir ta Touraine dont tu rêves.

FERRON

Et de te voir aussi plus souvent.

DUCLOT

Oh ! moi, jamais, les communications sont très difficiles ; tu viendras chez moi tous les trimestres pour les comptes ; enfin tu acceptes ?

FERRON

Parbleu, il me faudrait l'avis de ma femme.

DUCLOT

Puisque c'est elle qui a combiné la chose avec moi. N'est-ce pas, madame ?

MADAME FERRON

Oui, oui, je te supplie d'accepter, j'en ai assez de la vie de Paris.

FERRON

Comment, c'est toi qui dis cela !

MADAME FERRON

Il le faut pour ta santé, et puis M. Duclot m'a parlé avec tant d'éloquence de la campagne, que j'en ai déjà pris le goût, j'en rêve.

DUCLOT

Allons, c'est fait, envoie ta démission et nous partons ensemble, je reste deux jours encore à Paris, pour toi.

FERRON, bas, lui poussant le coude.

Et pour aller chez M^{me} de Saint-Philippe, farceur.

DUCLOT

Non, elle me dégoûte maintenant.

FERRON

Allons, bon ; dis donc, tu m'as fichu le trac ; c'est pas grave ma maladie, au moins ?

DUCLOT

Non, une espèce de jaunisse, ça s'enlève au grand air.

SCÈNE IX

LES MÊMES, JULIE

JULIE

Madame, c'est prêt.

FERRON

Allons ! à table.

DUCLOT, offrant son bras à M^{me} Ferron.

Madame.

MADAME FERRON, bas, en prenant son bras.

Oh ! merci.

RIDEAU



ERRATUM. — Le rôle de M^{me} FERRON a été créé à la Scala par M^{lle} JOISSANT et non JOUSSAUD, comme nous l'avions imprimé par erreur.

LA CATALANA

Espagnolade

Chantée par Willy

MUSIQUE DE
B. HOLZER

PIANO



MARIETTE WILLY

III

II

J'ai d'un gigoletta
Le cœur d'artichaut ;
J'fais en cocodetta
D' l'œil en coulisso ;
J' possèd' des nichonos ;
Du bas jusqu'en hos,
On peut toucher, pas d'cotonos !

REFRAIN

Parlé : Tout ça c'est naturos : Y'a pas d'os, pas de poudre de rizo sur la cafetièra. Vous pouvez regarder la peau, c'est de la peau d'Espagna !

III

III

Un joyeux piccador
M'aim' comme un loufoc
Il me donne de l'or
Il n'est pas trop toc.
Mais si le scélérat
M'trompe il connaîtra
L'fin poignard de ma jarr'tierra.

REFRAIN

Parlé : Je suis jalouse comme une tigressa. S'il me trompette, Caramba ! Jo lui couperai la garganta sans hésita fouchtra !

III



III

IV

Pour ne pas m'embêta.
J' dans' le fandango ;
J' raffol' de la jota,
J' pince un boléro ;
Au café concer'to,
Devant les gogos,
Le soir j'fais la dans' du ventro.

REFRAIN

Parlé : Olla senors et senoras, mirez ! regardez ! C'est mieux fait que chez la belle Fatma et ça ne coûte pas même una pesata !

III



J' raffol' de la jota

L' fin poignard de ma jarr'tierra

Chanson de Dona Flora

Paroles de
MAXIM DAVID

Musique de
EDWIGE ABLAMOWICZ

EDWIGE ABLAMOWICZ

CHANT. 

Viens à moi, sous le ciel bleu En la fô-rêt si so-li-

PIANO. 



-tai-re Et si tu m'ai-mes un peu. Daigne é-cou-ter ma pri-è-re C'est le soir cher aux a-





-mants Qui nous in-vite a l'al-lé-gres-se Que tes regards soient é-lé-ments Ne re-pousse pas ma ca-



Riten. a la Coda *Rit. a Tempo.*

_res - se C'est le soir char - - - meur Et cha - cun rêve a son bon - heur! Nous se - rons heu -

Suivez.

_reux Et dans le tranquille mys - te - re Dubois té - - né - - breux Notre cœur amou -

Rit.

_reux oubli - ra Cet - te terre ah! Nous se - rons heu - - - reux L'astre so - li - tai -

Riten.

_re Sur nos cœurs fié - - vreaux Ver - se - ra - - ses beaux ra -

Suivez.

sf e allargando. *Rit.*

_yons Calmes, calmes et lan - gou - reux ah! Viens à

al segno.

D.C.

CODA. *sf*

meur ah! viens goûter au vrai bon - heur!

FIN.





J. FAVART

L'HOMME DE GUERRE

Monologue

Interprété par
JULES FAVARTParoles de
A. MESNIL et L. RIVAUXMusique de
LAMBERT SIMON

On dis...tait sur la



guerre A mon ca...fé, l'autre soir, Et d'a voir quitter la terre On manifestait l'es...poir... Un homme ayant l'air



bravache E...couteait plein d'at...tention Et mâchonnant sa moustache, Suivait notr' conversa...tion... Sou...dain frappant sur

son verre Et demandant un pernod, Il nous dit d'un'voix d'tonnerre: C'est la guerre
qu'il nous faut!

D.C.



Nous somm'es dans un' èr' nouvelle

II

L'inconnu m' semblait féroce
Mais j' répondis tranquill'ment :
« La guerre est un' chose atroce,
« On n'la verra plus maintenant.
« Nous somm'es dans un' èr' nouvelle,
« Nous n' voulons plus d' ces horreurs
« Et la paix universelle
« Est le désir de nos cœurs. »
Mais l'homme en secouant la tête,
Et d'mandant un s'cond pernod,
Nous dit : « Messieurs, j'vous l'répète.
« C'est la guerre qu'il nous faut ! »



C'est le foyer déserté

III

— « La guerre enfin, c'est la ruine,
« Lui répondis-je, irrité,
« C'est la peste et la famine ;
« C'est le foyer déserté.
« C'est le canon, la mitraille,
« Les soldats tués par milliers ;
« Ceux qui r'vienn't de la bataille
« Pour tout' leur vie estropiés. »
— « C'est justement, reprit l'homme,
D'mandant un troisièm' pernod,
« Pourquoi je vous l'dis, en somme,
« C'est la guerre qu'il nous faut. »



Sans doute un vieux militaire ?

IV

— « C'en est trop ! fis-je en colère,
« Et vous vous moquez de nous !
« Pour aimer ainsi la guerre,
« Monsieur, qui donc êtes-vous ?
« Sans doute un vieux militaire,
« Un risque-tout, un sabreur,
« Qui, dans la tuerie, espère
« Décrocher la croix d'honneur ? »
— « Non, si je désire la guerre,
Dit l'homme en baissant la voix,
« C'est qu' ça f'rait bien mon affaire :
« J'suis fabricant d'jamb's de bois. »



J' suis fabricant d' jambes de bois

LES PERMISSIONS DE L'AMOUR

Chansonnette

Interprétée par AUDRYS

Paroles de JOST

Musique de H. PICCOLINI

M^{lle} de Mazurka

PIANO

Dans un bal e.tant in.vi.té d'voisun'jeun'fille, ang' de beau.té Blonde

unpeugrasse et faite au tour Desuit, j'devins comm' l'ou d'amour d'apprends qu'elle a plus d'cent mill

francs l'es.pé.rance et dix-huit ans. Aus.si, la voyant sans té.moin de lui sou.

AUDRYS

pir' dans un pit coin Pour,quoi mamzell'faut-il atten.dre Quand on a l'œu.r ten.dre L'a.mour permet très bien de pren.dre Plus d'un li.ber.

te Har.di, je demand'votr'menot.te J'vous aim'ma co.cot.te de veu.x dot et beau.te Vous voyez j'suis pas dé.gou.te.

II

La bell' rigole et m' dit seul' ment :
« D'mandez ma patte à ma maman ! »
J' trouv' ce discours si délicat,
Que j' l'invit' pour un' mazurka.
« Ah ! c'que j'ai chaud ! » qu'ell' m' dit tout bas.
Je lui répons : N'vous gênez pas !
La dans' fait suer ! Je sais c' que c'est,
Retirez donc votre corset.
Pourquoi, mamzell', faut-il attendre
Quand on a l' cœur tendre ?
L'amour permet très bien de prendre
Un costum' léger ;
Pourquoi cacher à ces pauvr's hommes
Vos deux joli's pommes ?
Vas-y ! y a pas d' danger,
C'est pas moi qui vais les manger.



Déjà, que j' fais

III

Tout se passa comme un roman,
J' fus accepté par la maman.
Avant la noc' voilà qu'un jour
A ma promis', j' faisais la cour,
Sans voir le temps, et sans ennui,
C't'épatant ! nous passons la nuit,
La bell' mèr' me pince au matin,
Comme ell' cri', j' dis : N' fait's pas d' potin.
Pourquoi, madam', faut-il attendre
Quand on a l' cœur tendre ?
L'amour permet très bien de prendre
Un acompt' bien doux,
Votr' fille, estimable bell' mère,
N'est pas la première
Qui dans un rendez-vous
Interview' son futur époux.



Je lui répons : N' vous gênez pas !

IV

Je m' mari', j'étais gros bourgeois,
Mais v'là-t-il pas qu'au bout d' trois mois,
Le docteur vint me dir' comm' ça :
« Mes compliments ! Vous ét's papa ! »
Déjà ! que j' fais minc' d'épat'ment !
Alors ma femm' m' dit simplement :
« Comm' tu voulais un beau garçon,
Je m' suis souv'nu de ta chanson.
Pourquoi, mon cher, faut-il attendre
Quand on a le cœur tendre ?
L'amour permet très bien de prendre
L'avanc' de quelques jours.
Faut pas que cett' mésaventure,
Chéri, te torture,
Crédule aim'-moi toujours,
Seul's, les bonn's poir's gard'ent leurs
[amours.



Mes compliments ! Vous êtes p. pa

